

ANNÉE 1941

N° 353

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR
BOUTIN André

Né le 29 Janvier 1913, à Cernay (Vienne)

MICHEL DE NOSTRE-DAME
Astrologue et Médecin

Président de thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1941

ANNÉE 1941

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR
BOUTIN André

Né le 29 Janvier 1913, à Cernay (Vienne)

MICHEL DE NOSTRE-DAME
Astrologue et Médecin

Président de thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1941

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	POLONOVSKI
Bactériologie	ROBERT DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLERY-RADOT.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Anatomie pathologique.....	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée....	HENRI BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	CHIRAY.
	ABRAMI.
Clinique médicale.....	FIESSINGER.
	LOEPER
	RATHERY.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOUTLET.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des ma-	
ladies de l'encéphale.....	LAIGNEL LAVASTINE.
Clinique des maladies cutanées et syphi-	
litiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	CUNEO
Clinique chirurgicale.....	GOSSET
	GREGOIRE
	LENCRMANT.
Clinique ophtalmologique.....	VELTER.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
	MOCQUOT
Clinique gynécologique.....	OMBREDANNE
Clinique chirurgicale infantile et ortho-	HARVIER.
pédie	LEMATPÉ.
Clinique thérapeutique médicale.....	PIERRE DUVAL.
Clinique oto-rhino-laryncologique.....	M. VILLARET.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	FROISIER.
Clinique propédeutique.....	
Clinique de la Tuberculose.....	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'a-	LAUBRY.
dulte	CLOVIS VINCENT.
Clinique cardiologique	N...
Clinique de neuro-chirurgie	
Assistance Médico-Sociale.....	HAZARD.
	MULON.
Professeurs sans chaire.....	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

MM.

Pathologie chirurgicale.. AMELINE.
 Pathologie médicale..... BARIETY.
 Pathologie médicale BERNARD ETIENNE.
 Hydrologie..... BESANÇON JUSTIN.
 Bactériologie..... BONNET.
 Chimie BOULANGER.
 Pathologie médicale..... BOULIN.
 Pathologie médicale..... BROUET.
 Histologie BULLIARD.
 Pathologie médicale..... CACHERA.
 Anatomie CORDIER.
 Pathologie médicale COSTE.
 Urologie COUVELAIRE.
 Anatomie pathologique DELARUE.
 Pathologie médicale DELAY.
 Physique DEGRETZ H.
 Médecine légale DESOILLE.
 Obstétrique DIGONNET.
 Physique DOGNON.
 Pathologie chirurgicale FEVRE.
 Pathologie chirurgicale.. FUNCK-BRENTANO
 Parasitologie GALLIARD.
 Pathologie médicale..... GARCIN.
 Anatomie pathologique Mlle GAUTHIER-VILLARS
 Pathologie médicale..... DE GENNES.

MM.

Histologie GIROUD.
 Pathologie médicale..... HAGUENAU.
 Oto-rhino-laryngologie . HALPHEN.
 Hygiène JOANNON.
 Obsétrique LACOMME
 Obstétrique LANTUEJOUL.
 Parasitologie LAVIER.
 Pathologie médicale LELONG.
 Pathologie expérimentale LEMAIRE.
 Pathologie médicale LENEGRE.
 Pharmacologie Mlle J. LEVY.
 Pathologie médicale MARCHAL.
 Pathologie chirurgicale MENEGAUX.
 Pathologie médicale MOLLARET.
 Pathologie médicale MOUQUIN.
 Pathologie chirurgicale . PATEL.
 Pathologie chirurgicale . PETIT-DUTAILLIS.
 Ophtalmologie RENARD.
 Physiologie RICHER.
 Pathologie chirurgicale . SENEQUE.
 Pathologie chirurgicale . SICARD.
 Pathologie médicale SOULIE.
 Obstétrique SUREAU.
 Pathologie médicale TURPIN.
 Pathologie chirurgicale . WILMOTH.

III. — AGREGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

Pathologie chirurgicale.. ALGLAVE.
 Pharmacologie BUSQUET.
 Physiologie CHAILLEY-BERT
 Obstétrique GUENIOT.
 Pathologie chirurgicale.. HEITZ-BOYER.

MM.

Anatomie pathologique.. HUGUENIN.
 Obstétrique LE LORIER.
 Parasitologie NEVEU-LEMAIRE.
 Médecine légale..... PIEDELIEVRE.
 Obstétrique VAUDESCAL.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.
ALAJOUANINE.
BRULÉ.
CATHALA.
CHABROL.
CHEVALIER.
DONZELOT.
DUVOIR.
GASTINEL.
LAROCHE G.
LIAN.
MOREAU.
SEZARY.

Clinique
médicale.

MM.
BASSET.
BROCC.
CADENAT.
FEY.
GATELLIER.
de GAUDART
d'ALLAINES
LEVEUF.
MOULONGUET
MOURE.
QUENU.

Clinique
chirurgicale

MM.

ECALLE
METZGER.
PORTES
VIGNES

Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

Education physique.....
Radiologie clinique.....
Stomatologie
Puériculture

MM.
CHAILLEY-BERT, agrégé.
LEDOUX-LEBARD.
RUPPE.
WEIL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE

A MA MERE

(In Memoriam)

*Je m'efforcerai toujours de
suivre la voie d'honneur et de
droiture qu'ils m'ont tracée.*

A LA MEMOIRE DE MES FRERES

A MA GRAND'MERE

*Qui a su remplacer ceux qui
ne sont plus, et dont la vie est
pour moi un vivant exemple.*

A MA FEMME

*Témoignage de tendresse et
de reconnaissance pour son
appui de chaque jour.*

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de Clinique des Maladies
Mentales et de l'Encéphale
Officier de la Légion d'Honneur
Membre de l'Académie de Médecine

*Qui veut bien nous faire
l'honneur d'accepter la prési-
dence de notre thèse, hom-
mage de profonde et respec-
tueuse reconnaissance.*

A MES MAITRES
DE L'ECOLE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE
DE POITIERS

A MES MAITRES
DE LA FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE PARIS

En hommage respectueux.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40153709_0076



*Dieu se sert roy de ma bouche.
Pour t'annoncer la verité
Si ma predication te touche
Rends grace à sa Divinité*

J. Souwe, scul.

homme des apanages de la Religion, du Satanisme ou du Mystère Hermétique, de la Kabbale, ou de tout autre nom que l'on veuille donner à ce quelque chose de surhumain, qui fait d'un humain, pour ses semblables, un surhomme... quand ils n'en font pas un Dieu.

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

L'an de Grâce 1503 naissait à Saint-Rémy en Crau, de JAUME DE NOSTRE-DAME, notaire, et de RENÉE DE SAINT-RÉMY, un fils, qui fut baptisé en grande pompe, en l'Eglise Paroissiale, le jeudi 14 décembre 1503, du nom de MICHEL, non sans avoir été préalablement circoncis, dans le silence familial, en souvenir de ses ancêtres hébreux.

A l'époque de la naissance de cet enfant, les Israélites de Provence, après avoir joui d'une situation de premier plan, venaient de voir leurs privilèges, leurs droits préférentiels, supprimés par l'ordonnance de Louis XII, en date du 26 septembre 1501. La Provence avait été le Paradis des Juifs, venus de tous les points de France, d'Espagne et de Portugal. Le roi René tirait d'eux beaucoup d'argent en échange des libertés qu'il leur accordait, par dîmes et impôts spéciaux. Il les avait autorisés à pratiquer la médecine, les arts, le commerce. Il avait même poussé le scrupule jusqu'à en faire des « procureurs fiscaux », pensant qu'un Juif devait mieux savoir qu'un Chrétien où se cachait l'or.

Les Juifs de Provence n'étaient pas, comme ailleurs, astreints à vivre en une ville spéciale, hors les murs. Ils étaient libres de choisir leur résidence, et, profitant des nombreuses libertés dont ils jouissaient, prospéraient, s'enrichissaient, se multipliaient, appelaient à eux leurs corréligionnaires expulsés de partout. La mort du Roi René, laissant par testament la Provence à la Couronne de France, astreignit cette province aux Lois du Royaume, et motiva l'ordonnance mentionnée ci-dessus.

Vers la fin du XVI^e siècle, vivait en Arles un Médecin Juif PIERRE ISAAC, qui avait pris nom PIERRE DE NOSTRE-DAME, en souvenir du quartier dans lequel il avait vécu à Saint-Rémy de Provence. Il composait lui-même les remèdes qu'il donnait à ses malades, selon des préceptes qu'il disait tenir de famille, et qui provenaient de Chaldée et de bien au-delà. Cet exercice prématuré de la pro-pharmacie le mit aux prises avec les apothicaires du lieu, qui, le dénonçant aux Consuls de la ville, obtinrent qu'il soit destitué de ses fonctions. On lui interdit de soigner « gens de pied, gens de cheval, gens d'armes, et tous autres animaux »... Cependant, le Duc de Calabre, fils du Roi René, engage Pierre comme « Physicien », puis, content de lui à l'extrême, le donne à son père pour le guérir de tous maux, et l'installe à la Cour.

Pierre, cependant, n'élève pas ses enfants dans l'Art Médical. Il a orienté ses fils vers le Notariat. L'aîné, JAUME DE NOSTRE-DAME, s'établit à Saint-Rémy où il rencontre RENÉE DE SAINT-RÉMY, fille de

JEAN DE SAINT-RÉMY, Médecin Astrologue, et Conseiller ordinaire du Roi René, descendant comme Pierre Isaac de la Tribu des ISSACHAR, « qui compte dans ses rangs deux cents princes, hommes âgés, qui connaissent tous les temps, pour commander quelle chose devait faire Israël »...

L'Ordonnance de Louis XII faisait obligation à tout Juif « de se convertir, de recevoir le baptême, autrement vider les lieux sans délai, sous de grandes peines ». Les petits s'enfuient, pour un nouvel Exode. Les riches, les gens en place, reçoivent le baptême. La famille des Nostre-Dame et celle des Saint-Rémy ne laissent pas écouler trois mois sans être tous convertis. C'est dans ce milieu qu'allait vivre Michel pendant ses premières années, puis, dès qu'il est en âge de comprendre, chez JEAN DE SAINT-RÉMY, son grand-père maternel, qui lui donnera « les enseignements les plus hauts et les plus grands que puisse discerner l'esprit humain ».

Il apprendra avec lui les rudiments de la médecine, les simples, et aussi les Astres. Il développera son goût pour les langues barbares. Il lira l'Hébreu parce que c'est la langue de ses pères ; l'arabe parce que c'est la langue de ceux qui ont écrit la médecine ; le grec parce qu'il faut savoir ce qu'ont écrit Hippocrate et les auteurs de ce pays béni des Dieux ; le latin, pour savoir ce qu'enseignent les Salernitains. On l'amuse, non avec des jeux, mais avec un astrolabe. Il travaille dans les secrets de Pythagore, d'Archimède, d'Hermès. Il n'est pas encore parvenu à l'âge

de la puberté qu'il est déjà savant en l'art de mesurer d'après la date et l'heure de naissance d'un malade, le moment précis de la conjugaison des astres où il faudra préparer la pâte et la pommade qui le guériront, et l'heure de la nuit où il faudra cueillir, à tel jour de lune, l'herbe qui le guérira.

Avant de savoir ce que c'est qu'un malade, et plus encore, une maladie, il sait quel sera le sort de tel individu, sous tel astre. Et ses rondelles de bois, ses petits globes célestes, lui permettent de pronostiquer à coup sûr, grâce à son Zodiaque tournant, le cours de tel mal, dans telles circonstances, parce que telle est la loi de Dieu.

Dans le soleil qui mûrit les fruits précoces, Michel de Nostre-Dame grandit, robuste, haut en couleurs. Le cerveau est en feu, le corps est en fête. Lorsque Jean de Saint-Rémy rend son âme à Dieu, il a laissé derrière lui une bonne semence. Michel retourne chez les siens, dans la maison du Notaire, au fronton de laquelle est sculptée la devise de la famille « SOLI DEO ».

Mais, il reste peu en la maison des Grimoires et des Gratte-Vélin. Il s'ennuie vite en cette petite ville adorable, nichée dans une vallée éclatante de fraîcheur et de beauté, dans l'ombre bleue des Alpilles. Le site le touche peu, la nature le laisse froid. Il préfère un livre à une pierre patinée par le temps, un astrolabe à un paysage, un calcul d'astrologie à la vue d'un clair de lune.

Il sait sa science trop frêle, et la veut approfondir.

C'est en Avignon qu'il doit aller, la Cité des Papes, où l'on prodigue le bon art, la bonne Science, la grammaire, la rhétorique, la philosophie. Et, immédiatement, il surprend ceux qui étaient chargés de l'enseigner. Contrairement à ses congénères qui passaient en plaisirs la majeure partie de leurs soirées, il vit dans le calme et l'étude. Ses maîtres, qui, souvent, sont aussi turbulents que leurs élèves, et prennent volontiers part à leurs orgies, l'en apprécient davantage. Un jour, on parle, dans un cours, des astres errants, des étoiles filantes. Michel se lève, et fort de l'enseignement de son grand-père, entreprend tout une causerie sur les bolides, les nuées, affirme que la terre est ronde comme boule, parle des astres avec tellement de compétence, que ses maîtres le chargent à plusieurs reprises d'ergoter en leur lieu et place, et, au lieu de l'enseigner, l'écoute bouche bée, leur révéler des choses qu'ils ne soupçonnaient guère, parler des planètes, des astres du ciel. Les astronomes d'Avignon viennent entendre le jeune de Nostre-Dame dissenter et discourir, affirmer que la terre tourne autour du soleil, puisque les Egyptiens ont dit que « RA LE SOLEIL tourne autour de la tête de Pharaon, et tout ce qui vit tourne autour de RA ».

La famille, cependant, trouve que les spéculations ésotériques et les calculs d'astrolabe ne nourriront pas leur homme. Il faut que Michel se destine à une voie plus bénéfique, notariat comme son père ou comme les grands-pères, médecine. Mais Michel qui

sait que les astres le guideront dans le soin de guérir ses semblables, opte pour l'art de ses ancêtres, et sera médecin.

Il n'est qu'une Université où l'on puisse dignement apprendre l'art de guérir : MONTPELLIER, le centre intellectuel de la France médicale d'alors, où l'on enseigne la médecine Arabe et la Médecine Hébraïque, et aussi la Médecine des Papes, et celle des Rois.

Pour la première fois, dans cette Université, aussi, on peut disséquer des cadavres, le Duc d'Anjou ayant dès 1376 autorisé ses Maîtres à réclamer chaque année le corps d'un supplicié, ce qui fait que, une fois l'an, avant que le cadavre de celui-ci ne s'en aille en putréfaction, on pouvait donner aux élèves une leçon d'anatomie totale, et, si l'on peut dire, un enseignement « vivant ».

Pendant trois ans, Michel suit à Montpellier la vie commune, recevant l'enseignement de ses maîtres et partageant leur vie intime, reçu à leur table, à leur foyer. La fin de ses études approche. Pendant trois mois, tout vêtu de rouge, il professe les cours publics de rigueur. Puis il passe les quatre examens « per intentionem ». Plus tard, il « prend matière pour les points rigoureux ». Il pique au sort, la cinquième maladie qui lui sera nouveau sujet d'examen. Il passe finalement, en la chapelle de Saint-Michel, l'examen qui lui vaut, après six mois d'exercice probatoire au chevet des malades et au côté de ses maîtres, de soutenir la thèse définitive qui lui mettra le bonnet carré en tête. Il passe ses probations. Il reçoit

des mains de l'évêque de Montpellier, assisté de deux professeurs, sa licence « in Aula episcopali ».

Il a désormais le droit de guérir. Mais pas encore celui d'être Médecin. Il n'est que physicien, guérisseur, hoche-mal, chasse-miasmes. Mais point docteur. Il se doit d'aller au-devant de la maladie pour la vaincre. Le sort en décide autrement. C'est la maladie qui vient à lui.

LA PESTE

Le nom qui a semé l'horreur sur des générations et des générations éclate soudain dans le ciel clair. La maudite pestilence, la noire peste, sortant des pourritures qui encombrent les rues, rampant hors des égouts où pullulent les rats, la peste brusquement est là.

Contre elle, les hommes ne savent encore que prier, brûler des encens et des herbes, asperger les cadavres d'eau bénite. Les savants s'exercent bien à exorciser l'esprit malin. Mais celui de la peste est trop fort, pour qu'on lutte contre ses maléfices avec succès.

Les médecins astrologues examinent le ciel, y trouvent des signes maléfiques. Les astrologues qui ne sont point médecins surenchérissent. Le soleil roule, dans la nue, des boules enflammées, surtout à l'aube et au crépuscule. Des comètes sont vues vers l'Orient, qui traînent des épées et des glaives dans leur chevelure. Les astres sont en conjonction « pestifère et ruineuse ». Et tout de suite la mort frappe avec furie. L'université s'affole. On fait appel aux lumières religieuses et savantes les plus lointaines, pourvu qu'elles

fussent connues et réputées. On cite les paroles de Guy de Chauliac, archiâtre du pape Clément VI qui affirma que la peste était due à la conjonction des trois planètes : Saturne, Jupiter et Mars, qui avait eu lieu le 25 mars 1345, au quatorzième degré du Verseau, époque à laquelle on avait vu apparaître la maladie en Orient.

Les querelles religieuses s'ajoutent à l'horreur épidémique. Le Pape vient de condamner comme hérétiques les protestants. Ceux-ci répandent le bruit que Dieu se venge de la folie du Pape en frappant la chrétienté. Mais il meurt autant de protestants que de catholiques et les papistes de chercher un bouc émissaire. Il est là, tout trouvé : Le Juif ! Car les Juifs meurent peu, sinon point du tout de la peste, les juifs sont épargnés quand autour d'eux tout tombe et crève en pitoyables souffrances. On les lapide un peu, on les chasse des villages, mais la terreur du mal est telle que la haine ne va pas plus loin.

Les médecins se multiplient. Leur costume cependant devrait faire peur. Ils ont des affutiaux étranges : six chemises de lin baignées dans des huiles pour ne pas laisser passer les miasmes, des sachets de poudres odorantes fixés autour du cou, à la ceinture, aux manches. Ils ne parlent point aux malades, car ils ont une tête d'ail dans la bouche, de l'étoupe ou de l'amadou dans le nez. Leur visage, d'ailleurs, doit souvent être caché par un grand cornet de papier, en forme de bec d'oiseau de proie.

Certains s'en vont tout vêtus de cuir, les habits cousus aux mains et aux pieds, et bien bridés au col... Ils passaient et les gens se mouraient de peur en les voyant. Car on mourut autant de peur que de peste en ces temps. Les démençes collectives qui s'emparaient de tout une ville n'étaient pas rares. On vit des choses effroyables. Des êtres pris soudain de folie, se penchant sur les cadavres de pestiférés, pour prélever le pus de leurs ulcères sur des linges, et puis, hurlant, démoniaques, se jetant sur les passants pour leur barbouiller le visage de ces toiles contaminées. On en vit arracher le cœur d'un cadavre et en jeter les débris au milieu d'une foule qui priait dans une église. On les avait surnommés les « engraisseurs », parce que le nombre de cadavres qu'ils faisaient, engraisait la bonne terre végétale. Ils rôdaient dans la nuit des villes terrorisées, ils hurlaient durant le jour, suivant les tombereaux qui, ramassant les cadavres empilés dans les rues, les portaient ensuite au charnier. Et, quand ils le pouvaient, ils jetaient le charretier sur le fas, avec les cadavres.

C'est au milieu de cette orgie de terreur, d'horreur et d'immondices que se débat Michel de Nostre-Dame, rageant de voir ses maîtres se limiter à faire brûler du genévrier, du frêne et de l'aloès, de l'ambre, du musc, et à arroser les maisons d'eau de rose, coupée de vinaigre.

Il a subitement la haine de tout ce que l'enseignement de ses maîtres a de vain, de puéril, de rétrograde. Comme Montaigne sortant du Collège de

Guyenne dira « qu'il n'y a rien acquis, et sinon même abastardi son latin », Michel de Nostre-Dame renie en lui-même les leçons de la Faculté. Il rêve de se trouver seul devant la peste, de la combattre : il sait d'avance qu'il la vaincra.

Et, seul, le front au ciel, il part sur la route, suivant la peste à la trace, sur les chemins semés de cadavres, que l'on n'enterre plus et qui sont la proie des corbeaux.

Un soir, il est devant Narbonne, que la peste ravage. Mais il est toute une population Narbonnaise qui, elle, ne semble qu'à peine éprouvée. Ce sont tous les juifs qui viennent, là, suivre les cours célèbres des écoles de Talmudistes et de l'école des Alchimistes. Peut-on passer dans cette ville de science sans s'arrêter ? Michel n'a garde de le point faire et, souvent plus tard, il se souviendra de l'enseignement reçu rapidement en ces temps.

Il travaille donc et parvient à composer, sous l'œil des alchimistes de Narbonne, une pommade qui est, dit-il, « une très souveraine et très utile composition pour la santé du corps humain ».

Quand il repart, c'est pour Carcassonne, où le mal vient de subir une recrudescence. Le révérendissime évêque de la ville, Monseigneur Ammanien de Fays, l'appelle auprès de lui, car sa renommée a déjà franchi les distances. Nostradamus lui donne de sa pommade qui a quelques vertus, reste quelques jours après de l'évêque et... déjà repart. Il traverse Toulouse, s'enquiert si l'on y meurt autrement qu'à Mont-

pellier, à Narbonne, à Carcassonne; il y rencontre de nombreux médecins juifs, bien assis, bien en place, riches et honorés et, de là, (ayant vu que la mort Toulousaine n'offrait rien de particulier) se rend à Bordeaux.

Quels qu'aient été les soins de la ville à se protéger contre tous les fléaux extérieurs (Bordeaux, en effet, était la première ville en France qui eut interdit l'entrée dans ses murs aux lépreux, la première qui, en temps de peste, interdisait aux gens d'en dehors de venir voir ceux d'en dedans, ou de se réfugier en ville), quels qu'aient été ces soins, la peste était dans Bordeaux. Une peste terrible, morbifique, scélérate et diabolique.

Les rats pullulaient en ces temps à Bordeaux. La peste envahit la ville en quelques heures. On eut beau hisser sur les remparts une pièce d'artillerie lourde et imposante, pour tirer à boulets contre l'immonde pestilence qui venait par le vent. Rien n'y fit. Les morts bientôt jonchaient les rues de la ville. On vit les notaires s'installer au milieu de la chaussée pour y écrire, écritoire au ventre, les dernières volontés des moribonds qui étaient en si grand nombre à les appeler que leurs offices se révélaient trop petits, ou qu'ils ne pouvaient être partout à la fois. « Les ordres venaient par fenêtre d'où tombaient les morts ».

Nostradamus arrive, précédé de sa réputation. On dit que les gens qu'il touche guérissent. Il porte au flanc une grosse pompe, avec dedans un liquide qu'il fait avec des herbes et des feuilles d'arbres séchées,

bouillies. Il arrive. Il prend sa pompe. Il asperge tout, l'air, les murs, le pestiféré. La peste a fui. La peste est vaincue.

Il se lasse vite de la ville, il traverse la France d'ouest en est, passant par la ville des Papes où, peut-être, il a été appelé.

Et, soudain se produit le miracle qui, à chaque épidémie, se renouvelle. La peste subitement disparaît comme elle était venue. Le génie épidémique a fait assez de morts. Il s'enfuit. Michel n'a plus rien à faire en Avignon ni ailleurs. Il retourne en Montpellier chercher à gagner titres définitifs et le bonnet carré.

MICHEL DE NOSTRE-DAME, DOCTEUR

Il arrive pour prendre ses degrés. Il inscrit sur les registres sa matricule le 23 octobre 1529. Il passe ses triduanes, six examens en trois jours. Il présente au doyen une liste de douze maladies sur lesquelles le doyen en choisit trois, le chancelier trois autres. Il soutient six thèses différentes, en six heures, en six jours. Il publie le résultat de ses études, de ses drogues, de ses recherches. On l'interroge. Il parle de la peste et ses professeurs le questionnent avec défiance, car il est déjà célèbre. *On le croit un peu sorcier.* Il a passé à travers les rangs des pestiférés, et il a échappé au mal alors que tant de ses semblables sont morts au chevet des malades ou devant des charniers où ils ont attrapé la grande peste. On s'étonne, mais un moment seulement, car on se souvient qu'il est juif et que, comme tel, il possède une certaine immunité contre la maladie pesteuse. Et, puis, il a dans sa chambre d'étudiant, des mandragores. Il connaît les astres et dit l'avenir.

Devant cet homme de mystère, les juges se font plus sévères. Mais Michel, froid, calme, souriant,

détruit leurs objections, réfute leurs arguments et, vaillamment, ardemment quand il le faut, honnêtement toujours, franchit le cap et, cloches sonnantes et brinqueballantes, reçoit le titre de docteur aux cris de la foule et en liesse d'Université.

La vie médicale commençait pour Michel de Nostre-Dame. Tout de suite, il abrège son nom. Il lui donne une tournure plus savante. Nostre-Dame est mort, Nostradamus vient de naître. La clientèle, sur le sù des guérisons miraculeuses qu'il avait accomplies, sur le jugé de son éblouissante controverse avec ses maitres, le croit grand personnage. Elle envahit ses portes, l'appelle de partout. Il va s'enrichir vite, même dans cette ville qui regorge de médecins. Mais il a fait sa gloire avant que de devenir mire. Il a soigné sa publicité avant de pouvoir exercer.

Michel ne pouvait se complaire à cette vie médicale, cette vie qui forcément le rendait sédentaire. Il a les « fourmis en les jambes ». Il ne peut résister à l'appel de la route. Il charge des coffres, rassemble sa domestique et part pour une vie errante qui se prolongera plusieurs années durant.

LE VOYAGE EN ZIG-ZAG

LE MARIAGE

C'est alors qu'il commence un voyage en France qui va le porter partout où on l'appelle. Car chacun est curieux de connaître l'homme qui a fait reculer la peste, chacun de ceux qui possède suffisamment d'or pour payer le médecin fameux l'attire auprès de lui pour s'assurer une florissante santé. Mais, Michel ne s'attache nulle part, ni à personne. Les petits, les humbles ont, autant droit à sa science que les riches et les puissants. Il fait payer les seconds pour mieux soigner les premiers. Et, quand il traverse un village, les gens alertés à l'avance par son valet « de gueule », sont sur le pas de leur porte, lui tendent leurs enfants, crient ses louanges.

Il retourne à Bordeaux où on le reçoit avec honneur et reconnaissance. Il traverse la Rochelle, mais n'y passe que peu de temps, revient à Toulouse, quand il est mandé à Agen par Jules César Scaliger, l'un des plus grands savants de l'époque. L'illustre maître voulait savoir si ce Nostradamus était bien aussi « sachant » qu'on le disait.

Alors se crée entre ces deux hommes, une solide amitié. Ils sont pourtant aux deux pôles de la politique, tout au moins de celle qu'il est bon d'afficher et de manifester. Nostradamus tenait pour les Papistes, Scaliger pour les Huguenots. Mais de vrai, le premier avait pour passion la médecine, le second sa femme, la belle Adriète de Loubéjac, et ses fils dont il tirait grand orgueil.

Lorsqu'un soir, inspiré par la vue de ce gentil ménage, il germe dans l'âme de Nostradamus, le désir de se créer aussi un foyer. Il cherche et, comme il est de belle prestance, de bon savoir et de bon valoir, il trouve une fille de haute lignée qu'il épouse tout de go. Bientôt un enfant naîtra qui meublera son esprit. Il se fixe et partage, à Agen, son temps entre ses cornues, ses malades, son ami, et le soir, sa femme et son enfant. Puis, quand ils dorment, il retourne à ses fours, préparer ses pâtes, ses onguents.

Un second enfant vient au monde qui le comble de bonheur. Il semble que Michel se soit maintenant attaché à ce coin de terre et qu'il y finira des jours calmes, reposants, au milieu d'êtres chéris. Depuis des années, il a délaissé ses astrolabes et ses calculs, pour ne plus se consacrer qu'à sa médecine, sa philosophie et sa famille. Il voulait ce faisant, ne pas connaître de son propre avenir. Pour la première fois dans sa vie, Michel commettait une erreur.

Car cet avenir atroce, devait, en quelques heures, par une fièvre maligne, lui arracher sa femme et ses deux fils, et le laisser sur la terre, tout seul, dans la maison maudite.

LES PREMIERES PROPHETIES

Seul ! Il pourrait résister à la douleur. Ses malades sont là qui l'appellent. Le devoir le reprendra. Mais les chats-fourrés frappent à la porte, portant plume, écritoire et parchemins. Ils viennent lui signifier que la famille de sa femme « defuncte lui fait procès pour reprendre ses hardes, ses biens, et demy de ce qu'il possède ».

En même temps ces gens lancent sur lui mille propos de bouche à oreille, qui filent le long des rues. « Il a tué sa femme et ses enfants pour prendre leurs âmes, pour se livrer à ses diableries, à ses sortilèges ». Déjà, dans certaines rues, des pierres volent sur son passage. Il sent les visages devenir hostiles. Il est maudit. Il est suppôt de Satán. On cherche sa ruine, peut-être sa mort.

Les tombes sont closes. Rien ne le retient en cette ville hostile. Il refait son bagage et la route le reprend, et va pendant huit ans le garder, de Guyenne en Lorraine, de Provence en Sicile, de Dauphiné en Italie. Il est partout. Il ne soigne plus les hommes. Il recherche ceux qui savent, ceux qui pourront peut-

être lui enseigner des choses qu'il ne sait point. Lui qui a fait reculer la mort, il n'a pas su sauver sa femme et ses deux enfants. Il ne sait rien. Il faut apprendre, apprendre.

Il va méditant sur le néant de sa médecine passer les longues nuits d'errance par beau temps sur les routes, à interroger les étoiles. Rien ne peut expliquer ce passage de sa vie, rien, sinon l'horrible chagrin qu'il éprouva de la perte de ceux qu'il aimait et le regret cuisant qu'il avait au cœur de ne pas avoir tiré leur horoscope pour les préserver du mal qui les avait enlevés.

Mais, c'est le temps où vont apparaître les prolégomènes des prophéties. Un jour il passe devant un jeune cordelier, Félix Peretti, venu aux ordres après avoir été porcher dans son village des Marches d'Ancone, pauvre villageois, pauvre moinaillon, pauvre religieux. Il s'arrête devant lui, met le genou en terre et dit : « Je vous salue sa Sainteté ». Et tout le monde de rire et de se gausser du bizarre individu. Mais ce moine devait, après avoir été cardinal de Montalte, être sacré pape en 1585, en Saint-Pierre de Rome. Ce jour-là, SIXTÉ QUINT se souvint-il de la prophétie de Nostradamus, à Félix Peretti, porcher d'Ancone, et cordelier ?

Alors, commence une vie tout autre, car Nostradamus à nouveau se mêle à la vie des gens de son temps. Il voyage toujours, car il ne peut tenir en place. Il longe la Garonne, revient à Bordeaux où il révèle à des apothicaires et marchands que des pois-

sons qu'ils méprisent, donnent l'ambre gris. A Argenton, en Lot-et-Garonne, il ressuscite un mort et le clergé du lieu lui élève une statue au faite de l'église. Il traverse à nouveau la France de bout en bout, et passe par la Lorraine.

Maintenant, tout à son étoile, reniant la médecine, n'en usant que parce qu'elle peut lui être utile pour confirmer ou infirmer certaines de ses prédictions, il ne vit plus que pour ces mirages, pour ces horoscopes. Les étoiles et lui ne font plus qu'un. Une existence se crée où il se sert de sa réputation de médecin pour approcher des grands de la terre, parce qu'il les sait plus incultes, plus ignares, plus crédules que le commun des mortels et que les savants hommes qu'il a fréquentés jusqu'ici. Il sait qu'il tirera profit de cette nouvelle méthode. Il reste au fond de lui-même ce qu'il a toujours été. Il a appris par goût, par curiosité. La mort de sa femme et de ses fils l'a rejeté hors de la médecine. Alors, avec l'ardeur des psychasthéniques, il s'est lancé à corps perdu dans sa nouvelle science, à l'étude de laquelle l'éducation grand-paternelle l'avait bien préparé. Il a déjà senti passer sur lui le souffle de la gloire, quand il était médecin. Il veut le sentir passer autrement comme devin, comme astrologue, comme mage, et n'omettra rien pour parvenir à ses fins.

Les prophéties alors commencent. Il nous faudrait un volume pour ne parler que des premières, celles qui furent répandues à grand bruit. Celle du cochon noir, celle du trésor caché et que d'autres que l'on

trouvera dans les œuvres des historiographes de Nostradamus, prophète !

Un jour, brusquement, il se tait, se fait recevoir en l'abbaye d'Orval, près de Montmédy et prend retraite fort chrétienne et bien pensante. Pendant quelques semaines il passe des journées en méditation dans sa cellule. Que fit-il dans ce lieu retiré du monde ? Nul ne le sait, et lui-même dans ses écrits n'en parle point. Mais il ne manque pas de par le monde de son temps et de par ceux de tous les temps qui se sont révolus depuis lors, pour lui attribuer la rédaction des « Prophéties d'Orval » qui durent être pour lui une sorte de brouillon de son livre à venir.

LA SECONDE PESTILENCE

La cellule ne lui peut convenir longtemps. Il décide de se rendre à Marseille où il arrive en 1544. Il a quarante ans passés, c'est un barbon, donc un homme apte à faire des miracles si l'on en croit le rôle bénéfique et maléfique de la barbe.

La peste est en la ville et le grand médecin de Montpellier, Louis SERRES, étudie la marche du mal. Nostradamus se trouve de nouveau dans cette atmosphère qu'il connaît bien. Sous le soleil du midi, la terreur est à son comble. L'inondation ajoute encore à la folie de la ville. Le Rhône a envahi la Camargue et charrie des cadavres par milliers. Nostradamus revenu à la médecine pour un temps, songe à rester à Marseille. Mais la peste s'enfuit, les eaux se retirent, les mauvais médecins et apothicaires qui s'étaient éclipsés pendant la tourmente reprennent leurs postes, quand une délégation de la ville d'Aix vient prier Michel de venir arrêter en cette ville la peste qui y règne depuis le dernier jour du mois de Marie. Les médecins sont venus de toutes parts. Les uns sont morts, les autres se sont enfuis, terrorisés. Nostra-

damus consulte les astres et part pour Aix. La mort là-bas est dans la rue. Les portes des maisons sont toutes ouvertes, les cadavres s'accumulent en tous les points. Les gens errent, comme des bêtes traquées, où restent plantés contre un mur, en attendant la mort. Certains se sont fait coudre, dès les premières atteintes du mal, dans un drap, surtout des femmes, pour ne point que leur corps fut jeté nu à la voirie.

Nostradamus, entrant en ville, fait immédiatement préparer par l'apothicaire, Joseph Turel Marcelin, la poudre dont il lui donne la recette. On en prépare jour et nuit. On en donne partout, aux moribonds, aux mourants, aux vivants, aux morts.

Et la peste à nouveau bat en retraite devant Nostradamus. On peut enfin enterrer ou brûler les morts. On ne mourra plus de les avoir touchés. La ville offre à Michel des fortunes qu'on a recueillies par collecte. Les sacs d'or sont devant lui, à portée de sa main. Mais il éprouve le besoin de faire un beau geste de théâtre : il fait répandre les pièces sur le sol, derrière un héraut qui crie ses louanges, afin que tout le monde partage sa liesse et sa bonne heurt.

LA VIE A SALON

PREMIER SEJOUR A LA COUR

La peste disparue, Nostradamus quitte Aix et s'installe à Salon où l'appellent les Ediles qui craignent le « Grand Mal ». Il ramasse la poussière de la route, la hume et les rassure. N'importe, il restera. Mais on l'appelle à Lyon, et la ville crie de joie en le recevant, et l'appelle son sauveur. Un mois plus tard, en 1547, le fléau est vaincu, et il retourne à Salon, comblé d'honneurs, et gorgé d'écus. Il se fixe, pour un temps, et prend pour femme Noble Dame Veuve ANNE PONSART GEMELLE, qui eut pour époux antérieur JEAN BEAULME.

Sa vie désormais semble devoir être sans histoire : il s'est fait une « librairie », il se crée un laboratoire. Il a femme, livres, cornues, or, vin en cellier. Cependant la petite ville où il se plaît si bien souffre de la sécheresse. Nostradamus se souvient des arcanes des sourciers, de la baguette de Moïse. Il cherche dans la montagne, puis assemble la foule, les édiles, les curieux. Il a fait ses calculs, tracé ses plans, et au jour dit, à l'heure dite, l'eau jaillit.

Or, durant ces temps de vie paisible, tout s'agitait autour de lui. L'hérésie faisait des progrès, la guerre religieuse était imminente. Près de lui s'est fixé un disciple, JEAN AYMES DE CHAVIGNY, qui partageait ses travaux, connaissait ses pensées.

Ensemble, ils se penchent sur ces manuscrits de la tribu d'Issachar qu'il dit avoir possédés, mais qui n'ont jamais été retrouvés. Il aurait reçu par héritage des documents provenant de l'ancienne Perse des Mages, emportés par les Hébreux durant l'Exode, et des textes volés dans les Pyramides, au temps que les Hébreux avaient dépossédé les Pharaons de leurs pouvoirs spirituel et temporel. Dans sa « Préface à César » n'écrit-il point qu'il n'a pas voulu utiliser « ces volumes cachés durant de longs siècles », mais qu'il en a pris connaissance, puis les jeta au feu. Et alors, tandis que brûlaient ces vestiges de la Science Hermétique, une lumière éclaira l'air, « plus claire que naturelle flamme, comme lumière de feu de clystre fulgurant, illuminant subitement la maison comme si elle eut été en subite conflagration ». Il ajoute : « Je l'ai mise en cendres afin que plus tard tu ne puisses tomber dans l'erreur, lorsque tu te livreras à tes recherches sur la transmutation en argent ou en or de la Matière du Grand Œuvre ou du mercure composé d'une terre métallique et d'une terre fluicidifiante ».

On peut croire cependant qu'il a déposé, au lieu de les détruire, ces documents entre les mains de l'autorité ecclésiastique. Ceci expliquerait que le Pape

PIE IV ait accepté la dédicace de l'Almanach de 1562, et que, plus tard, en 1566, ce fut Frère JEAN VALLIER, du Couvent de Salon des Frères Mineurs Conventuels de Saint-François qui procéda à la réimpression des Prophéties, avec permission ecclésiastique.

Il fait à la fois de l'astrologie, des fards et des confitures. Il imprime un livre qu'il dédie à son frère, Conseiller, puis Procureur à la Cour du Parlement d'Aix, reçoit des visiteurs innombrables, jette sur la ville de Salon un lustre qu'elle n'a jamais connu. Il met trois ans à publier, après son livre « DES FARDEMENTS ET DES SENTEURS », son premier livre des « CENTURIES ». Les Prophéties sont nées, nous sommes en 1555. Les textes sont là, sybillins, faits de paraboles et de goguenardises, se prêtant à d'innombrables interprétations. Il est volontairement obscur, anti-grammatical. L'orthographe, la syntaxe, sont déformées à plaisir. Le texte est mêlé d'hébreu, de latin, de grec, d'italien, de celtique, de roman. La construction est antithétique, amphibologique, anagrammatique. Il annonce lui-même que l'œuvre est « malice, drame, machination ».

Il ne prédit que des malheurs, mais point à ses protecteurs, car il ménage son avenir. Tout lui est venu par Dieu, dit-il, car « Dieu lui a donné cette puissance de le faire, telle et naturelle ».

Le succès est immense. A la Cour, tout le monde a le livre en mains, et en parle, même s'il n'y comprend rien. On vient en délégation chercher Nostradamus, qui renvoie les délégués aux quatre cent mille

démons, car il souffre d'une violente atteinte de goutte, et doit rester confiné auprès de son feu.

L'été revient, et avec lui s'enfuit la goutte. CLAUDE DE SAVOIE, Comte de TENDE, Gouverneur de Provence, a reçu du Roi HENRI II et de CATHERINE DE MÉDICIS une lettre pressante, l'invitant à conseiller à Nostradamus de se rendre à la Cour « pour complaire à leurs Majestés ». Il le va trouver, et ressort de là, emportant la promesse de Michel, rempli d'orgueil, d'aller « en le Palais du Louvre parler à qui l'on sait ».

Il arriva en la Bonne Ville le 15 août, fête carillonnée, et à peine est-il signalé aux barrières que Monsieur le Connétable le vient chercher pour le mener à Saint-Germain-en-Laye où l'attend le Roi, tout bouillant. On le reçoit, on le baise, et on lui donne mot pour l'Evêque de Sens afin qu'il fût, à Paris, logé convenablement. Alors commence un bref séjour, tout occupé de contacts quotidiens avec la Reine revenue pour lui à Paris, si férue de Magie et d'astrologie que le trône était entouré de Mages et de Devins. Nostradamus fait montre de juste assez de savoir pour se faire valoir, et, vite, il retourne à Salon.

Le retour est triomphal. Les esprits surchauffés attribuent cette année là l'abondance des récoltes à la présence de leur grand homme. Nostradamus qui ne se laisse point étourdir, met à profit son repos pour publier la traduction de la « Paraphrase de Galien sur l'exhortation de Ménodote aux études de

bonnes arts, mesmement de Médycyne ». L'ouvrage est édité en 1557, et la même année CRAPONNE achève le canal d'essai qui amène à Avignon les eaux que Nostradamus avait fait jaillir du sol.

La maladie frappe à sa porte, la neurasthénie le tient, tandis que sa femme attend leur troisième enfant. Elle en devait avoir six, dont le premier fut astrologue, le second historien, le troisième capucin, et les autres des filles, donc enfants de rien.

L'Almanach a grande vogue, mais on se met à en éditer des faux. Sa réputation en pâtit. Les Médecins l'attaquent, mais qu'importe, il publie une nouvelle édition des Centuries, revue et augmentée avec autant de succès que la précédente.

On crie contre lui qu'il est possédé du Démon. On publie en Avignon une « Déclaration des Abus, Ignorances et Séditions de Michel de Nostradamus, de Salon-en-Crau en Provence, Œuvre très utile et profitable à un chacun ». La haine glisse sur l'homme qui, de sa Provence, n'en est pas moins le Conseiller de la Reine, qui lui écrit chaque jour, et pour qui, chaque jour aussi, il consulte les astres.

Et, quand arrive à Salon la nouvelle de la mort du roi Henri II d'un éclat de lance à l'œil après dix jours de souffrances, comme Michel l'avait prédit, (1) une

(1) La Prophétie avait été publiée dans le Quatrain XXXV de la Première Centurie :

LE LION JEUNE, LE VIEUX SURMONTERA
EN CHAMP BELLIQUE, PAR SINGULIER DUEL
DANS CAGE D'OR, LES YEUX LUI CRÉVERA
DEUX CLASSES UNE, PUIS MOURIR, MORT CRUELLE.

grande consternation et un grand orgueil tombent à la fois sur la ville, tandis qu'à Paris, on accuse Nostradamus d'être vendu aux parpaillots, et qu'on brûle devant le Louvre une effigie à sa ressemblance...

DEUXIEME SEJOUR A LA COUR

RETOUR A SALON

LA MORT

Catherine, cependant, Henri II disparu, quitte les Tournelles et s'installe au Louvre. La Magie va la prendre et ne la quittera plus. COSME RUGGERI lui déconseille le séjour du Louvre, comme néfaste, et placé sous des maléfices. Elle construit l'Hôtel de Soissons et y place un observatoire. Elle crée à Chaumont une « chambre d'occultisme » et y reçoit Nostradamus en 1560, selon les règles Hermétiques. Là se déroulent, pendant quelques mois, des séances effarantes de Magie Noire, mais Nostradamus rêve de sa Provence et quitte la Cour.

Il revient à Salon, en pleine effervescence, en pleine joie de l'assassinat du Sieur de MAUVANS, chef luthérien. On pille chez les Huguenots à qui mieux mieux. Nostradamus, homme riche, excite la convoitise, et on fait courir le bruit que, s'il n'est totalement asservi aux Huguenots, il est vendu à leurs doctrines. On le hue, on le lapide, on lui crache au visage.

L'émeute éclate, le 1^{er} mai 1560. Les « CABANS » mènent grand train. On brule, on pille, on égorge, on massacre. PIERRE ROUX, Seigneur de BEAUVESET, viguier de la ville, jette Nostradamus en prison, avec Dame Anne et leurs enfants, pour les soustraire à la furie de la foule.

L'émeute prend fin le 3 juillet, par la blessure de CURNIER, fomentateur de la bagarre, et c'est Nostradamus qui est extrait de sa prison pour soigner le chef des Papistes sur son lit de mort. Puis on le relaxe, et dès lors, il publie des prophéties mensuelles, tandis qu'à Paris paraissent les « Contredists de Nostradamus ». Cependant les prophéties du Mage s'accomplissent et « les deux fleurons de la couronne » périssent : François II, puis le Marquis de BEAUPRÉAU.

CHARLES IX, âgé de neuf ans, succède à François II. La Reine consulte Nostradamus, et, avec elle, de nombreux seigneurs qui font exprès le voyage de Salon. Les prédictions se succèdent, leur réalité est confirmée chaque jour par les faits. Nostradamus publie à Paris un livre de médecine : « Remède très utile contre la peste et toutes fièvres pestilentiellles ».

Sa faveur grandit en Cour. Le jeune roi et sa mère entreprennent un voyage en Provence, et s'arrêtent à Salon pour complimenter l'Astrologue et le consulter encore. Il tire l'horoscope du Duc d'Anjou, d'Henri de NAVARRE, alors âgé de dix ans, qui refuse de se déshabiller devant « le mage trop barbu ».

Nous sommes en 1564. Les prophéties s'espacent, et il ne parle plus que pour des faits importants,

intéressant l'avenir de la France et de la famille Royale. Les visiteurs sont maintenant éconduits. La maladie le tient de plus en plus. La goutte s'est muée en hydropisie. Les confitures magiques ne lui apportent point le répit. Il suffoque de plus en plus, entre ses draps, la peau noire, le visage crispé par la douleur. Douze jours avant sa mort, il écrit de sa main, aux « Ephémérides » de JUAN STADIUS : « Hic propre mort est ».

Le 17 juin, il fait appeler le tabellion et lui dicte son testament. Il fait également mander le Gardien des Minimes Conventuels et se confesse à lui.

Le mal empire. Le premier juillet au soir, dans les derniers rayons du soleil couchant, il se fait amener devant sa fenêtre, asseoir tout droit dans un grand fauteuil, les yeux fixés sur l'astre du jour. Le globe n'est plus qu'une tache pourpre au-dessus de l'horizon. Il disparaît, mais sa lumière subsiste. Et, tout à coup, de derrière les limites du globe, monte un fantastique rayon vert, et le peuple, qui suit maintenant l'agonie de Nostradamus, tombe à genoux. Le Prophète Médecin vient de mourir. Le Ciel a annoncé par ce rayon qu'il l'avait reçu.

On a dit que Nostradamus n'était point mort. En raison de ses propres paroles, on a cru qu'il s'était fait enfermer dans son caveau avec un écritoire, du parchemin et une chandelle, pour « finir, après sa Mort, ses Prophéties ».

On a vu en lui le prophète des temps révolus, des heures que nous vivons, de celles que nous devons

encore vivre. Il aura simplement été un homme entre tous les autres hommes, poussé par un tempérament magnifiquement curieux à étudier de toutes choses, à se pencher sur toutes Inconnues...

CONCLUSIONS

Michel de Nostre-Dame, petit-fils de médecins, élevé dans la Médecine, instruit dès l'enfance dans la Science astrologique, fut, toute sa vie, dominé par l'instinct médical, le sens de la recherche, et le démon de savoir.

Il semble qu'il ait connu contre la peste, des moyens de lutte qui, depuis, se sont perdus. Sa méthode de pulvérisation, au foyer des malades, d'essences aromatiques, semble être la devancière, à quatre siècles de distance, des aérosols ou des micro-brouillards médicamenteux.

Outre l'Astrologie proprement dite, Nostradamus a pratiqué l'Astrologie médicale, et de ce fait certains pourront, peut-être, le considérer comme le précurseur de certaines règles de la Météoropathologie, cette Science nouvelle qui n'en est qu'à ses premiers balbutiements.

Ses prophéties célèbres semblent avoir été chez lui l'interprétation de textes hermétiques qu'il aurait tenus de ses ancêtres Palestiniens. Elles sont cependant entourées d'une telle abondance de non-sens

voulus, de mystifications, d'obscurités, de cop-à-l'âne, qu'il ne faut pas exclure la possibilité pour l'auteur de la recherche systématique de la singularité à tout prix, pour fortifier une gloire existante, qu'il ne devait qu'à son seul talent.

Ceci permettrait de concevoir un Nostradamus mégalomane, à côté du Nostradamus psychasthénique et dromomane, avec tendances hypomaniaques, sur terrain neuro-arthritique, tel qu'il se révèle à nous par la conduite de sa singulière existence.

Nostradamus, curieux homme, Médecin, Apothicaire, Astrologue et Politique, entré vivant dans la Légende, ne fut peut-être, après tout, qu'un déséquilibré de Génie.

Vu : le Doyen de la Faculté,
BAUDOUIN.

Vu : le Président de thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Doyen de la Faculté des Sciences
chargé des fonctions de Recteur de l'Académie de Paris

CH. MAURAIN

BIBLIOGRAPHIE

ASTRUC J. — Dissertation sur la Peste de Provence. (Tiguri, 1721).

BARESTE E. — Nostradamus. (1 vol. Chez l'Auteur, 1840).

CABANÈS. — Mœurs intimes du passé, V^e série (A. Michel, édit., 1908).

CHAVIGNY J. A. (DE). — Bref Discours sur la vie de Michel de Nostre-Dame. (*Revue de l'Agénois*, 1876).

COHEN M. P. — Les Médecins Juifs à Avignon (XI^e au XVI^e siècles). (Thèse de Paris, 1940, A. Legrand, édit.).

CORNAZ E. — Le Diacre Antoine Royet, et son Traité de la Peste de 1583. (*Musée Neuchatelois*, mai-juin 1901).

CRUSSAIRE. — La Vie de Nostradamus. (*Semaine des Hôpitaux de Paris*, 30 novembre 1931).

DURODIÉ. — La peste à Bordeaux aux XVI^e et XVII^e siècles (*Gaz. hebd. des Sces. méd. de Bordeaux*, 1905).

GENGER J. — Consilium de pestis regimine, praeservatione et cura. (Un vol. in-16°, Augustae 1534).

HABICOT N. — Problème sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle (1 vol. in-16°, Paris, 1607).

HAITZE P. J. — La vie et le testament de Michel Nostradamus (1 vol. Paris 1789).

LAWRENCE R. M. — Nostradamus (*Primitive Psychotherapy*, New-York 1910).

MOURA J. et LOUVET P. — La Vie de Nostradamus (Gallimard, édit., Paris, 1930).

NEUBURGER Raoul. — Nostradamus : De l'Astrologie à la Médecine (*Conférence à la Société d'Histoire de la Médecine Hébraïque*, Paris, 30 juin 1938).

NICOULLAUD C. — Nostradamus, ses prophéties. (Paris, 1914).

TRONC DE COUDOLET. — Vie et Testament de Nostradamus (Avignon, 1789).
